

vers le chevalier en disant : " Je présume que Votre Excellence n'est autre que Henri de Brabant ! "

Le chevalier répondit affirmativement ; et, mettant pied à terre, il jeta les rênes de son cheval à l'un de ses serviteurs, et s'éloigna, en compagnie de celui que Conrad avait désigné sous le nom de M. Cyprien. Ils gagnèrent le bord du ruisseau et s'assirent à l'ombre d'un arbre. Tout cela ne dura qu'une minute ; mais avant même de parler de l'affaire qui l'amenait, Henri de Brabant put examiner d'un coup d'oeil l'air et l'apparence de l'homme au capuchon. Il était grand, remarquablement droit quoiqu'il affectât de se tenir penché ; on voyait qu'il était fort et bien bâti, en dépit de sa redingote large et longue qui était attachée avec une sorte de corde à la ceinture. Il avait au pied de mauvaises chaussures, et tout dans sa personne et ses manières indiquait des habitudes de discipline et d'austérité. Mais l'oeil exercé d'Henri de Brabant ne se laissa point tromper par les apparences ; dans les traits de cet homme, qui était d'une beauté frappante, il découvrit la trace des passions violentes ; la sensualité était écrite sur ses lèvres, et malgré ses efforts pour se donner un maintien froid et glacial, on lisait clairement dans ses yeux gris les pensées d'ambition qui le dévoraient. Il paraissait avoir quarante ans ; son teint était pâle, mais ses lèvres étaient pleines et colorées.

Tel était M. Cyprien ; et la première impression qu'il fit sur le chevalier fut loin d'être favorable ; aussi Henri de Brabant résolut-il de le traiter avec une grande réserve, tout en se montrant poli et convenable.

— Nous vivons dans des temps bien agités, dit le chevalier en ouvrant la conversation ; il est de toute justice que chacun présente ses lettres de créance à ceux avec qui il a à traiter des affaires sérieuses et importantes. Mon page vous a déjà appris qui je suis, et il vous a dit que je voyage pour son Altesse le duc d'Autriche, qui veut bien m'honorer de sa confiance.

— Si vous n'aviez pas été, comme vous le dites, l'envoyé et le confident de cet illustre prince, répondit M. Cyprien, vous n'auriez pas su où envoyer votre page me chercher. Mais qu'avez-vous à me dire de la part de Son Altesse.

— Son Altesse m'a chargé de vous montrer la lettre même que vous lui avez adressée, et qui servira à vous prouver que je suis bien ici son représentant, répondit Henri de Brabant.

Et, tirant la lettre de la poche de son pourpoint, il ajouta :

— N'est-ce pas votre écriture ?

— Parfaitement.

— Dans cette lettre, reprit le chevalier, vous déclarez qu'il est en votre pouvoir de placer la couronne de Bohême sur la tête du duc d'Autriche ?

— C'est la vérité, répondit M. Cyprien.

— Mais comment se fait-il qu'une personne dont la vie paraît être vouée à la pénitence et à la mortification, désire de se mêler d'affaires politiques d'une si haute importance.

Et en prononçant ces paroles, le chevalier indiqua du regard la ceinture de M. Cyprien et ses chaussures qui ressemblaient presque à des sandales.

— Pour ce qui est de mes motifs, répondit ce dernier après quelques instants de réflexion, vous auriez pu m'épargner l'embarras d'avouer qu'ils sont d'une nature égoïste, vous auriez pu le deviner sans me forcer à vous le dire.

— Il est préférable que nous nous entendions sur tous les points, dès le début de nos négociations, observa le chevalier. Veuillez alors m'expliquer les moyens que vous avez à votre disposition, et, quelle récompense vous demandez pour mettre ces moyens à la disposition du duc d'Autriche.

— Votre Excellence est sans doute étrangère aux affaires de Bohême, et elle ne sait peut-être pas que ce que la renommée lui en a appris de l'état de confusion où est plongé ce malheureux pays.

— Vous avez dit juste, répliqua Henri de Brabant ; et je m'estimerais très-heureux si vous me dessiniez en quelques mots la position exacte des partis et des intérêts qui se disputent le pouvoir.

— Très volontiers, seigneur-chevalier, répondit M. Cyprien. Il y a vingt ans que Jean Huss commença à prêcher la réforme. Un grand concile de souverains et de prélats s'assembla à Constance, et Jean Huss ayant été cité devant ce tribunal auguste fut accusé d'hérésie. Votre Excellence sait quel en fut le résultat. Jean Huss fut condamné et brûlé. Mais les idées qu'il avait semées en Bohême ne furent pas perdues avec les cendres de son bûcher. L'oeuvre qu'il avait commencée fut continuée, secrètement d'abord, puis au grand jour, lorsqu'il y a deux ans, les réformateurs ont trouvé un nouveau chef dans la personne de Jean Zitzka, surnommé le Borgne. Cet homme, qui a su faire tourner à son projet les passions de la foule, était grand chambellan de Wenzel, roi de Bohême.

— Est-ce que Zitzka, en se déclarant contre son souverain, ne cédait pas à des raisons personnelles ! demanda le chevalier. Du moins, ajouta-t-il, c'est le bruit qui est arrivé jusqu'à la cour d'Autriche.

— Je crois, en effet, qu'on a raconté quelque chose comme cela, répondit Cyprien, en jetant un regard furtif sur le chevalier.

Puis après une pause d'un instant, il continua :— Nous ne perdrons pas notre temps à discuter de telles puérides bagatelles. Qu'il nous suffise de savoir que Zitzka, s'est mis à la tête de ceux qui se disent les vengeurs de Jean Huss, et les ennemis de la royauté ! En vain le roi Wenzel a-t-il cherché à apaiser la fureur de Zitzka. Sa Majesté était prisonnière dans son palais et le terrible chef de bandes gouvernait de son bon plaisir la ville de Prague et les districts environnants. A cette époque, j'habitais dans une modeste maison à Prague, et comme le roi n'osait recevoir ses anciens serviteurs, de crainte d'encourir la colère de celui qui de son ami était devenu son maître, il se souvint de moi, et me pria de l'aller voir secrètement, la nuit. Six mois se sont écoulés depuis que le roi a rendu le dernier soupir ; mais sur son lit